APPEL

A L'ANCIENNE FRANCE

POUR UN SECOURS

EN FAVEUR DE LA NOUVELLE.

PARIS. — IMPRIMERIE ADRIEN LE CLERE, RUE CASSETTE, 29.

APPEL

À

L'ANCIENNE FRANCE

POUR UN SECOURS

EN FAVEUR DE LA NOUVELLE.

PARIS

LIBRAIRIE ADRIEN LE CLERE ET Cᵉ,

RUE CASSETTE, 29.

1855

APPEL

A

L'ANCIENNE FRANCE

POUR UN SECOURS

EN FAVEUR DE LA NOUVELLE.[1]

L'évêque de Montréal, plein d'une juste confiance dans la charité de l'ancienne France, n'hésite pas, malgré ces temps mauvais, de réclamer son secours pour l'aider à relever les ruines de sa cathédrale et de son évêché, incendiés le 8 juillet 1852.

Dans cette vue, il reproduit ici, en partie, ce qui fut alors écrit sur le terrible incendie qui réduisit en cendres deux grands quartiers de cette cité, au milieu desquels se trouvaient placés les deux édifices religieux en faveur desquels il réclame le concours des bonnes âmes.

(1) Le vif intérêt que la France porta au Canada, pendant qu'il en faisait partie comme une de ses plus importantes colonies, fit qu'on lui donna le nom de *Nouvelle-France*.

De courts extraits de quelques lettres pastorales et circulaires, écrites dans le temps, suffiront pour donner une légère idée de ce sinistre, et seront, pour l'ancienne France, comme les tristes et lugubres échos des cris de douleur qui se firent entendre dans la nouvelle à l'époque de ce déplorable événement.

Le charitable lecteur voudra bien, en parcourant des yeux ces lignes tracées avec toute la simplicité qu'inspire le malheur, laisser son cœur s'ouvrir à la compassion en faveur d'une ville qui semble mériter une sympathie universelle à cause d'une aussi grande calamité.

Tout, en effet, porte à croire que Montréal attirera les regards religieux de la France, qui fonda cette ville, il y a deux siècles, sous le nom de *Ville-Marie*, et lui donna pour premiers habitants de ses meilleurs chrétiens, afin d'en faire une ville spécialement consacrée à l'auguste Vierge Marie.

Oh! oui, après un siècle de séparation, elle reconnaîtra encore, dans cette ville, son sang, sa langue, ses antiques habitudes, et même quelque chose de ses mœurs patriarchales qui furent comme la plus précieuse portion de l'héritage qu'elle légua au Canada, qui, à cette époque, était sans contredit la plus chère de ses colonies.

Pour sentir renaître dans son cœur maternel ses antiques sympathies pour cette ancienne colonie, il lui suffira sans doute d'entendre le récit tout simple

que l'évêque fit, dans le temps, de ce déplorable événement, afin d'apporter quelque soulagement à son troupeau qui gémissait sous le poids d'un si grand malheur. Il faisait la visiste pastorale lorsque cette calamité vint fondre sur sa ville épiscopale. Il accourut aussitôt au secours de ses habitants tout éplorés, et leur adressa, en arrivant, ces mots d'encouragement :

« A la triste nouvelle du terrible incendie qui est encore fumant, nous avons tout quitté, N. T. C. F., pour venir mêler nos larmes aux vôtres, et nous consoler mutuellement de nos pertes communes. Hélas! est-il une douleur semblable à la nôtre! Si donc le ministère pastoral eut jamais un devoir impérieux à remplir, n'est-ce pas celui de la consolation, dans une aussi épouvantable calamité?

» En arrivant ici, on Nous a appris qu'il y a eu, au milieu de cet inexplicable embrasement, beaucoup d'actes héroïques de dévouement et de résignation. Nous n'en avons pas été surpris, car Nous connaissions la vivacité de votre foi. Il convient toutefois que nous les renouvellions ensemble ces actes que la vraie religion commande, et du meilleur cœur possible, aujourd'hui que revenus du premier saisissement, nous nous trouvons réuni au pied des saints autels. Notre plume ne fait, pour ainsi dire, que transcrire ici ce que le sentiment a déjà gravé dans vos cœurs,

pour en faire une profession publique et solennelle.

» La main de Dieu s'est donc appesantie sur nous tous qui avons été dévorés par les flammes, et sur toute la ville, qu'un sinistre si déplorable a jetée dans une consternation impossible à décrire. Eh bien, commençons par dire avec les frères de Joseph : « Nous le méritons bien. » *Meritò hæc patimur.* Avouons même que nous en aurions mérité bien davantage. Mais la main qui nous a frappés a été dirigée par un cœur paternel, le cœur de notre Dieu, qui est le plus tendre, le meilleur de tous les pères. *Misericordiæ Domini, quia non sumus consumpti.*

» Assis tristement sur nos décombres, disons de plus, avec le saint homme Job : *Le Seigneur nous avait tout donné : le Seigneur nous a tout ôté. Que son saint Nom soit béni.* Qu'allons-nous devenir? Nous n'en savons rien. Comment subvenir à tant et à de si grandes misères? C'est ce qui surpasse tout calcul humain. Tout ce que nous savons, c'est que c'est Dieu qui a soufflé, du souffle de sa colère, ce feu que la main de l'homme n'a pu maîtriser. Cela nous suffit. Il a choisi pour l'allumer, ce feu dévorant, le moment où nos réservoirs d'eau étaient à sec. Il a lui-même tracé à ce feu, devenu en quelque sorte intelligent, sa route, pour qu'il épargnât ceux qu'il voulait épargner, et qu'il ruinât ceux qu'il voulait ruiner. En tout cela, il est adorable.

» Puisque c'est Dieu qui l'a ainsi voulu, pourquoi

ne le voudrions-nous pas? Oh! oui, Seigneur, nous le voulons, et de tout notre cœur. N'êtes-vous pas le maître absolu de toutes choses? Vous avez commandé au feu de nous consumer, et il a obéi : maintenant, vous nous commandez la soumission à ce décret rigoureux; nous sommes à vos pieds, et nous baisons avec amour votre divine main, qui a déchargé sur nous un coup si terrible. Loin de nous le plus léger murmure. Nos lèvres ne s'ouvriront que pour vous bénir. Nos cœurs sont affligés; mais ils sont calmes et résignés. O sainte résignation, vous faites aujourd'hui notre unique bien!

» Maintenant que, pour la plupart, nous sommes sans ressources humaines, nous n'avons plus à compter que sur le secours du ciel. Relevons donc notre courage, en nous remplissant d'une juste confiance. Celui qui nous a frappés peut nous guérir, celui qui nous a tout ôté peut nous le rendre au centuple. Celui qui a fait de rien le ciel et la terre peut bien nous bâtir quelques petites maisons pour y achever les tristes jours de notre exil. Celui qui a soufflé le feu de sa colère, pour renverser de fond en comble nos édifices, peut bien souffler maintenant le feu de sa charité pour les relever. *Nous espérons donc en vous, Seigneur, et nous ne serons pas confondus.*

» Nous avons grand besoin que la compassion publique s'attendrisse sur nos maux; ils sont si grands! Tâchons de la mériter. D'abord, soyons nous-mêmes

compatissants. Rendons-nous de mutuels services, chacun faisant selon ses moyens et sa capacité. Que le malheur nous rende plus charitables, et ne fasse de nous tous qu'un cœur et qu'une âme. Aimons-nous tous dans les sacrés cœurs de Jésus et de Marie. Là il ne saurait y avoir de cœurs insensibles, encore moins de cœurs inhumains. Loin de nous ces hommes barbares qui profitent des grandes calamités pour s'engraisser de la substance des pauvres. Un seul de ces hommes sans cœur serait une plus grande calamité que l'incendie qui, dans l'espace d'un mois, a consumé trois grands quartiers de notre cité. »

L'incendie dont il est ici question avait laissé sans abri des milliers de personnes. Il fut incontinent suivi d'épouvantables orages, qui achevèrent de répandre la désolation parmi les incendiés qui n'avaient, pour s'en garantir, que de pauvres cabanes. De continuelles rumeurs faisaient circuler le bruit de nouveaux incendies, et remplissaient tout le monde de terreur et d'effroi.

Le pêle-mêle de tant familles, entassées dans de petites maisons, faisait craindre un mal plus grand que l'incendie, savoir, celui de la démoralisation, qui trop souvent marche à la suite de grands incendies. L'évêque donne à ce sujet des avis à son peuple, et tâche ensuite de ranimer le courage public en recourant au ciel :

« Anges gardiens de la ville, tenez-vous en sentinelles sur les places publiques, dans les rues, dans les maisons, partout où il y a des cœurs innocents à préserver de la contagion du vice : *Defendite nos in prælio.* Saints et Saintes du Paradis, entendez nos soupirs. Ah! sanctifiez ces lieux dont la garde vous a été confiée : *loca sanctificate.* Bénissez ce peuple qui vous invoque avec confiance dans les maux qui l'accablent : *plebem benedicite.* Veillez sur nous tous, pauvres pécheurs, et faites-nous vivre en paix au milieu des tentatives de nouveaux incendies et des menaces les plus alarmantes : *homines peccatores in pace custodite.*

» Bon saint Jacques, vous n'avez plus de temple pour entendre nos soupirs ; mais vous avez un peuple qui vous aime, et qui vous prouve son attachement en allant prier sur les ruines de ce temple.

» Et vous, divine Marie, vous n'avez plus d'autel au pied duquel puissent s'agenouiller vos dévots serviteurs pour honorer *votre très-saint et immaculé Cœur.* On n'entend plus le cri de confiance qui, si souvent, s'échappa du cœur de vos enfants repentants : *Marie, refuge des pécheurs, priez pour nous.* La sainte Image, qui fut l'instrument de vos bontés maternelles et qui reçut tant d'hommages, ne brille plus à la place d'honneur que vous vous étiez choisie. Mais sauvée des flammes, comme elle l'a été, elle n'en est que plus chère à notre cœur et plus digne de notre

vénération. Il nous semble même n'avoir rien perdu, puisque nous possédons, dans notre demeure, cette vénérable Image, qui est pour nous le mémorial des insignes faveurs que vous ne cessez de répandre sur le troupeau comme sur le Pasteur. O Marie, bonne et tendre Mère de ce diocèse, préservez-nous des désordres qu'ont coutume d'entraîner les grands incendies : *mala nostra pelle.* Demandez pour nous la grâce de profiter de cette terrible calamité, afin de ne point aller brûler dans les feux de l'enfer après avoir passé par ces feux de la terre. Obtenez à votre ville la grâce d'être meilleure : *bona cuncta posce.* »

Il faut dire ici, en passant, à la gloire de la divine bonté, que, contre toutes les appréhensions des médecins, et malgré les pluies torrentielles qui, pendant plusieurs jours après l'incendie, inondaient les pauvres abris des incendiés, l'état sanitaire de la ville ne fut jamais plus prospère. On éprouva visiblement cette vérité que si Dieu frappe d'une main ses enfants, il les relève et les soutient de l'autre.

Cependant, il fallait implorer le secours public en faveur de tant de malheureux. C'est ce que firent d'abord les journaux du pays et ceux de l'étranger. Puis l'évêque éleva de nouveau la voix pour exciter la compassion des campagnes en faveur de la ville incendiée. A cette fin, il laissa sortir de son cœur affligé les paroles suivantes :

» Nous venons aujourd'hui, N. T. C. F., faire appel à votre charité, en faveur des malheureux incendiés de Montréal. Nous l'eussions fait plus tôt, comme tout nous en faisait un devoir; mais nous avons été retenu par la pensée qu'avant la moisson vous étiez pour la plupart tellement à la gêne que vos bourses n'auraient pas pu se prêter à l'élan de vos cœurs. D'ailleurs, nous avons dû prévoir que la plus grande misère se ferait sentir pendant l'hiver qui nous arrive. Car, grâce à la charité publique et aux contributions de plusieurs paroisses de notre diocèse et des diocèses voisins, l'été s'est passé sans trop de souffrances.

» Enfin, après trois mois d'une agitation indicible, Nous commençons à respirer; mais hélas! ce n'est que pour sentir plus vivement notre cruelle position. Toutefois, oubliant encore nos propres malheurs, Nous allons vous dire ceux de nos chers enfants. En face de tant de décombres, Nous nous reportons, malgré Nous, au jour du 8 et à la nuit du 9 juillet. Jour lugubre, qu'un épais nuage de fumée a changé en la plus sombre des nuits! Triste nuit, que la vive lueur d'un feu immense a rendue lumineuse comme le plus clair des jours! Vous ne serez donc pas surpris si Nous parlons de ce grand incendie comme s'il était encore fumant. Ah! c'est qu'il l'est encore véritablement, comme il paraît à ceux qui font les fouilles des édifices incendiés. Mais c'est surtout dans notre cœur qu'il est et sera toujours fumant! Vous Nous

pardonnerez, si Nous vous répétons ici ce que déjà vous avez vu et entendu. C'est que pour Nous le triste événement qui s'est déroulé sur notre ville, si justement chère à notre cœur, pour y laisser tomber la plus terrible des calamités, est toujours nouveau. Les lamentations de l'inconsolable Jérémie vont se mêler tout naturellement à notre récit. Il y a tant de ressemblance entre Jérusalem dévastée et Montréal incendié ! Oh ! puisse l'onction de sa douleur couler dans tous les cœurs !

» Racontons d'abord le fait, tel qu'il s'est passé, mais en suivant avec attention, de l'œil de la foi, la main providentielle qui l'a conduit. Le 8 juillet, vers les neuf heures du matin, s'allumait au faubourg Saint-Laurent, un feu qui, en commençant, n'était rien, et que quelques sceaux d'eau eussent aisément éteint. Mais, ô Justice divine, il n'y en avait pas ! Le réservoir qui était au foyer de l'incendie se trouvait à sec. Autre circonstance malheureuse, mais également ménagée par la Providence ! Le premier magistrat, dont l'autorité et l'activité bien connue eussent été d'un secours si puissant, dans ce grand embrasement, était alors absent. Ajoutez à cela qu'un soleil ardent avait, depuis un mois, desséché toutes les matières inflammables qui s'offraient à l'action irrésistible du feu qu'un vent violent rendait encore plus redoutable.

» Tout était donc préparé pour qu'aucune force humaine ne pût maîtriser l'élément destructeur

qu'une main invisible conduisait évidemment. *Confugit in irâ furoris sui omne cornu Israel.* Aussi se déborda-t-il par torrents ; et allant avec impétuosité de rue en rue, dévora-t-il, avec fureur, les édifices qui lui étaient désignés par une Puissance supérieure. *Succendit in Jacob quasi ignem flammæ devorantis in gyro.* Les quelques bâtiments qui apparaissaient, le lendemain de l'incendie, çà et là, à travers nos tristes décombres, montraient clairement que Dieu était là pour prescrire à cette mer de feu les bornes qu'il lui plaisait. *Hùc usque venies.* Quoi qu'il en soit, en peu d'heures, la moitié du grand et populeux faubourg Saint-Laurent succombait sous les flammes et n'était plus qu'un monceau de cendres brûlantes et un amas de ruines embrasées.

» Le soleil, en se couchant, se plongeait ce jour-là dans un océan de tristesse. Hélas! il laissait, sous notre horizon, des milliers de familles sans habits, sans pain, sans abri. Aussi, n'entendait-on, sur tous points de la cité, que des soupirs et des sanglots, pendant qu'un nuage de fumée, en se joignant aux ombres de la nuit, enveloppait la ville entière d'un voile sombre et lugubre. *Plorans ploravit in nocte.*

» Tous les citoyens étaient épuisés de fatigue, après le travail d'une si pénible journée, et soupiraient après le repos de la nuit, qui devait, dans un même sommeil, ensevelir les lassitudes de l'esprit comme celles du corps. Mais, ô Dieu! votre justice n'était pas encore

satisfaite; et cette nuit devait être encore plus affreuse que le jour auquel elle succédait. Car voilà que vers les neuf heures du soir le son alarmant des cloches et des cris confus annoncent un nouveau feu. Peut-être était-ce celui du jour qui, caché ou mal éteint quelque part, se rallumait avec fureur. Quoi qu'il en soit, il était lui aussi le souffle de la colère de Dieu. *Effudit quasi ignem indignationem*. Il fut si grand que la lueur en fut aperçue aux extrémités les plus éloignées de notre diocèse, c'est-à-dire à quinze et vingt lieues. Il fit tant de ravages qu'il faut les voir pour s'en former une juste idée. Le faubourg Québec en fut cette fois le théâtre.

» Vous pourrez juger, N. T. C. F., des désastres de notre ville par le court aperçu qui suit. Plus de 1,100 maisons furent consumées, avec 900 boutiques, ateliers et autres bâtisses ; plus de 9,000 personnes se trouvèrent sans abri. Le montant des pertes s'évalue à 500,000 liv. sterl. Ajoutez à cette perte celles de l'incendie du 6 juin précédent, estimées à 200,000 liv. sterl., et vous aurez quelque idée des malheurs de Montréal (1). O ville infortunée ! tu peux bien dire avec Jérusalem que tu ressembles à un champ moissonné ! *Quoniam vindemiavit me*.

» Ajouterons-nous à ce récit le tableau de quelques-unes des scènes déchirantes qui s'offrirent pendant ce

(1) Ce qui en tout fait plus de seize millions de francs.

grand embrasement? Des mourants étaient arrachés avec précipitation aux flammes qui allaient les dévorer et portés à quelques arpents, pour y mourir sous de pauvres abris de planches! Des femmes tremblantes étaient tout à coup saisies des douleurs de l'enfantement et mettaient au monde leurs enfants, en plein air et dans des champs entourés de feu! Un grand nombre de citoyens accouraient pour défendre leurs maisons, et ils ne trouvaient à la place que des ruines; d'honnêtes propriétaires voyaient de leurs yeux brûler plusieurs jolies maisons, fruit de leur industrie et de leur travail! Hélas! les flammes en quelques heures dévoraient les épargnes de toute leur vie! Vieux et infirmes pour la plupart, ils ne peuvent plus se remettre à l'ouvrage. Que vont-ils donc devenir? Mais pourquoi pousser si loin des détails si affligeants? Notre plume ne saurait les décrire, et notre cœur serré de douleur ne se décharge que par de continuels gémissements. *Multi enim gemitus mei; et cor meum mærens.*

» Au milieu de tant de désastres, il était pourtant, N. T. C. F., une chose qui soutenait puissamment le courage. C'était la Foi; mais une foi vive, plus grande encore que le malheur qu'elle soulageait. Car, pendant que de toutes parts, dans les quartiers incendiés, les édifices s'écroulaient avec fracas, ces paroles, pleines d'une soumisson aussi humble que sublime, s'élevaient vers le ciel : *Nous l'avons bien mérité.....*

Dieu nous l'avait donné, Dieu nous l'a ôté, que son saint nom soit béni!..... Oh ! il faut l'espérer, ils auront été entendus du Père des miséricordes ces sanglots de la pénitence, ces actes d'une si parfaite résignation. Ils auront, sans doute, réparé certains désordres, hélas! trops grands, occasionnés par l'ivrognerie, cette passion si justement maudite de Dieu et des hommes.

» La foi de Montréal était trop vive pour ne pas mériter d'être éprouvée. Elle le fut et d'une manière bien sensible. L'église cathédrale, en face de tant d'édifices embrasés, se trouva bientôt dans le plus imminent danger. Alors tous oublièrent leur propre malheur pour ne songer qu'à la conservation d'un temple si cher à leur cœur. Elle était si recueillie, cette modeste église! et tant de cœurs y trouvaient tous les jours leur bonheur en s'y épanchant dans la prière! Tous les yeux étaient fixés sur elle, et il n'y avait qu'un vœu, c'était qu'elle échappât aux flammes! Mais le Ciel en avait décidé autrement, et elle devait subir le sort du quartier dont elle était la mère ; car c'était elle qui lui avait donné naissance. En peu d'heures, il n'en reste plus que les tristes décombres, dont la vue seule fait saigner le cœur. On n'entend que soupirs pendant que le feu la dévore, et le courage manque à tous, lorsque la cloche fait entendre, en tombant, son dernier son, qui est pour tous le cri d'une profonde tristesse. Car depuis qu'elle ne sonne plus, les rues de

Sion pleurent ; et pourquoi ? parce que l'on ne vient plus aux pieuses solennités du temple dont elle était la voix, faible à la vérité, mais singulièrement touchante, parce que l'on n'y entend plus le chant de miséricorde : *Epargnez, Seigneur, votre peuple ;* parce que le *Très-Saint et Immaculé Cœur de Marie* n'y a plus de trône ; parce que le bienheureux Jacques, l'ami intime du Sauveur, n'y est plus invoqué ; parce qu'enfin le corps du zélé Pontife qui l'avait fondée n'y repose plus. Qu'il fut lugubrement solennel le spectacle de la translation des restes de cet immortel Fondateur ! Quelle foule prodigieuse que celle qui se pressait, le 25 juillet dernier, au tour du corps de l'illustre Jean-Jacques Lartigue, pendant qu'allant chercher un nouveau repos au sein du religieux monastère de l'Hôtel-Dieu, qui avait été son asile, il s'avançait gravement à travers les deux quartiers incendiés, qu'il avait si souvent bénis et si heureusement renouvelés. *Viæ Sion lugent eò quòd non sint qui veniant ad solemnitatem.*

« Arrêtons-nous ici un peu, N. T. C. F., pour faire ensemble quelques réflexions sur ce triste événement, et fortifier notre foi qu'une si rude épreuve aurait peut-être ébranlée. Montréal semblait briller de l'éclat des œuvres de justice, et on l'appelait pour cela la *Ville des Aumônes*. Comment se fait-il donc que Dieu, dans sa colère, l'ait enveloppée dans un nuage de fumée ? *Quomodò contexit caligine in furore suo Dominus filias Sion ?* De tout temps, cette ville fut

comblée de bénédictions spirituelles et temporelles, recevant en même temps la rosée du Ciel et la graisse de la terre. Elle est par sa position magnifique, son riche territoire, son commerce florissant, ses immenses ressources sous tous rapports, une des villes de notre Amérique, que la Providence semble avoir spécialement privilégiées. Voyez cependant comme cette Providence, toujours juste, toujours adorable, vient de la traiter! *Projecit de cælo in terram inclytam Israel.* Elle possède beaucoup de lieux saints, et entre autres, le Sanctuaire vénérable de Notre-Dame de Bon-Secours, qui est comme l'escabeau des pieds du Très-Haut, et le Trône de la miséricorde de la glorieuse Mère de Dieu. Et néanmoins, avec quelle sévérité il l'a traitée, au jour de sa vengeance! *Et non est recordatus scabelli pedum suorum in die furoris sui.*

« Et pourquoi, N. T. C. F., cette conduite si rigoureuse d'un Dieu si bon, envers une ville si chère à son cœur! Elle va vous répondre elle-même, comme répondait autrefois Jérusalem à ceux qui s'étonnaient de sa désolation. Le Seigneur est juste; et il ne m'a frappée que parce que je l'ai provoqué à la colère. *Justus est Dominus, quia os ejus ad iracundiam provocavi.* Or, la désolation de cette nouvelle Jérusalem est au-dessus de toute expression. Les vieillards n'ayant jamais vu pareil malheur, demeurent comme stupéfaits. *Conticuerunt senes.* Les

Prêtres, à la vue d'une si grande désolation, ne cessent de gémir. Pour eux, le typhus qui les immola en si grand nombre n'est rien. *Sacerdotes gementes.* Les Vierges sont dans le deuil, elles qui allaient si joyeusement s'offrir à la mort dans ces temps d'épidémie dont le souvenir restera sans doute à jamais gravé dans notre mémoire. *Virgines squalidæ.* Les étrangers, saisis d'étonnement, en présence de tant de ruines, s'écrient hors d'eux-mêmes : Est-ce donc là cette ville tant vantée pour sa beauté et ses plaisirs ? *Hæccine est urbs, dicentes, perfecti decoris, gaudium universæ terræ ?*

» Et Nous, l'Evêque de cette ville infortunée, qui avons sans cesse sous les yeux ces tristes ruines, pourrions-nous les voir, sans les arroser de nos larmes, à l'exemple du bon Pasteur. *Videns civitatem, flevit super illam.* N'est-ce pas notre devoir de faire entendre, jour et nuit, aux oreilles du Père des miséricordes, la voix de nos gémissements, en faveur d'une ville si désolée ? Ah ! Seigneur, souvenez-vous des maux si grands que vous avez laissé tomber sur nous, dans votre juste colère ! *Recordare, Domine, quid acciderit nobis.* L'épais nuage de l'incendie a empêché notre prière d'arriver jusqu'à vous. Hélas, c'est qu'elle était appesantie par le poids de nos iniquités. *Opposuisti nubem sibi, ne transeat oratio.* Changez donc nos cœurs, ô Dieu de bonté ; et attirez-les à vous, pour que nous nous convertissions

sincèrement. *Converte nos, Domine, ad te, et convertemur.* Après cela, Seigneur, faites luire sur nous des jours de bonheur et de prospérité, comme par le passé. Ah ! de grâce, relevez de ses ruines la ville de votre Mère. *Innova dies nostros, sicut à principio.*

» Mais Nous avons, N. T. C. F., un autre devoir à remplir, c'est celui d'implorer votre charité en faveur de nos pauvres incendiés. D'abord, nous faisons appel aux sentiments de vos bons cœurs. Pendant que le Faubourg Québec était en feu, les jeunes élèves d'un couvent étaient en pleurs, en face de ce terrible incendie. Ces innocentes enfants passèrent toute la nuit à prier et à sangloter. O vous tous, qui passez à travers nos tristes décombres, ne nous refusez pas le sentiment de la vive compassion que nous témoignèrent vos enfants! Le malheur, croyez-le, a besoin d'être plaint. Arrêtez-vous un peu au milieu de ces milliers de cheminées, qui ressemblent assez aux arbres secs de vos forêts, quand le feu les a dévastées, et vous sentirez s'enfoncer dans votre âme le poignard d'une grande douleur. Et vous, à qui il n'est point possible de venir contempler de vos yeux ce désolant spectacle, prêtez une oreille attentive à ce que Nous vous disons ici de cette épouvantable catastrophe. Ah ! essayez, si vous le pouvez, de vous en faire, par l'imagination, une légère idée. *Audite, obsecro, universi populi, et videte dolorem meum.*

» Mais, N. T. C. F., ce sentiment de compassion ne saurait demeurer stérile chez vous. Oh! sans doute qu'il va rendre, s'il est possible, votre charité aussi grande que nos maux. Vous les avez vus de vos yeux peut-être; vous venez du moins d'en entendre de vos oreilles le fidèle récit. Maintenant, Nous vous en conjurons, ayez pitié de nous, vous qui certainement êtes nos amis; car vous ne le voyez que trop, la main de Dieu nous a frappés. *Miseremini meî, miseremini meî, saltem vos amici mei, quia manus Domini tetigit me.*

» Au motif de tant de malheurs qui nous écrasent, devons-nous en ajouter d'autres? Eh bien, N. T. C. F., Nous allons le faire dans toute la simplicité de notre âme. Dans toutes les calamités publiques, Montréal a fait couler, dans les villes et les campagnes, des fleuves de charité! Aujourd'hui que cette ville est sous le poids d'une calamité telle que l'histoire de notre pays ne nous en fournit pas d'exemple, elle mérite bien quelque sympathie. Aussi la lui a-t-on témoignée de toutes parts, autant que le malheur des temps a pu le permettre.

» Vous la lui devez, cette vive sympathie, vous surtout, N. T. C. F., qui habitez son territoire, qui fréquentez ses marchés, qui vous enrichissez de son commerce, qui comptez, parmi ses habitants, vos parents et vos amis. En un mot c'est votre ville; votre intérêt est donc qu'elle se rebâtisse. C'est une ville ca-

tholique, par la grande majorité de ses habitants; votre religion vous doit donc inspirer de l'aider à se maintenir dans sa position, qui d'ailleurs protége vos campagnes. C'est une ville ruinée; votre charité doit donc lui venir en aide. C'est une ville mère; le chef-lieu de votre district; votre patriotisme vous doit donc engager à vous mettre à contribution pour soulager cette mère tombée dans une si grande misère, pour réparer ce chef-lieu, si déchu de sa splendeur.

» Que de motifs se pressent ici, sous notre plume, tous plus puissants les uns que les autres, pour vous animer à faire, dans ce grand malheur, une grande œuvre de charité!

» Nous terminons par un exemple de charité, qui sera peut-être plus entraînant que tout le reste; c'est celui de la florissante jeunesse que la Religion cultive à l'ombre de ses autels. Pendant que nos décombres étaient fumants, les élèves de nos colléges et de nos couvents devaient recevoir leurs prix, juste récompense de leur application. Spontanément, ils se décident à en faire un généreux sacrifice, pour aider à soulager tant de misères. Leurs bons cœurs étaient navrés d'une trop grande tristesse pour pouvoir goûter le bonheur de ce jour qui a coutume d'être si joyeux. Leurs fronts étaient trop abattus pour consentir à se laisser ceindre de couronnes de lauriers. Ces couronnes furent donc déposées aux pieds des

pauvres, et leurs prix furent changés en des ruisseaux de charité, qui coulèrent dans le sein d'une multitude de malheureux. Ces chers enfants, ce sont les vôtres, N. T. C. F., et ce beau trait de charité, il est le fruit de vos exemples plus que celui de nos leçons. Oh ! comme il Nous donne confiance que notre appel sera entendu de tous !.....

» O Marie, vous prierez aussi à la même intention, vous qui êtes la bonne et tendre Mère de toutes les familles que Nous mettons en prières ; vous prierez pour vos enfants, les pauvres incendiés de Montréal. Nous déposons à vos pieds sacrés cette lettre que Nous avons tâché d'écrire sous vos yeux et suivant les impressions de votre cœur. Elle aura un plein succès, si vous la bénissez. Toujours votre *Très-Saint et Immaculé Cœur* fut à la tête de toutes les œuvres de ce Diocèse. Aujourd'hui, plus que jamais, le glorieux privilége de votre Conception sans tache est l'objet de notre culte. Bénissez donc cette entreprise qui doit prouver au monde, une fois de plus, qu'on ne frappe jamais en vain à la porte de votre cœur maternel. »

Aussitôt après l'incendie qui vient d'être décrit, des collectes furent faites de toutes parts pour secourir tant et de si grandes misères. L'illustre prince qui gouverne aujourd'hui ce puissant empire daigna jeter sur Montréal désolé un regard d'attendrisse-

ment, et chargea le coadjuteur du diocèse, qui se trouvait alors en Europe, de remettre sa contribution au *Comité de Secours*, formé par la ville, pour recevoir et distribuer aux pauvres incendiés les aumônes recueillies à l'étranger et au Canada. Les conseils centraux de la Propagation de la Foi profitèrent de la même occasion pour faire tenir à l'évêque une certaine somme qu'ils mirent à sa disposition pour l'aider à subvenir aux plus grands besoins. Les chers Frères des Écoles chrétiennes se mirent en même temps à contribution, avec les petits enfants de la France, qu'ils instruisent avec le dévouement que tout le monde leur connaît, pour secourir ceux de Montréal qui, par suite de cet incendie, se trouvaient sans pain, sans habits et sans école. Car, avec la cathédrale et l'évêché , succombait la maison d'école qui en dépendait, et dans laquelle plus de quatre cents enfants recevaient , avec l'instruction religieuse, une éducation assez soignée.

Tous les secours réunis de l'Europe et de l'Amérique servirent à nourrir et à vêtir les pauvres dans le temps du plus pressant besoin. Mais lorsqu'il fallut relever de si grandes misères, le gouvernement provincial prêta aux incendiés une somme considérable portant intérêt et remboursable à termes fixes. Beaucoup de ces incendiés, qui se trouvaient ruinés, en profitèrent pour rebâtir leurs maisons ; mais il est à craindre qu'ils ne puissent payer les intérêts annuels

et remettre plus tard le capital emprunté. Ils courent donc grand risque d'être évincés de leurs propriétés.

D'un autre côté, ceux des citoyens qui n'étaient pas réduits à la nécessité de recourir à ce prêt durent retirer du commerce leurs capitaux pour rebâtir leurs édifices incendiés.

Une des maisons d'assurance contre les dangers du feu, ayant éprouvé des pertes énormes par suite de cet incendie et de plusieurs autres qui l'avaient précédé, se vit dans la nécessité de revenir sur une multitude de citoyens qui y avaient des actions pour des montants considérables. Ainsi, l'évêché, quoique ruiné et réduit en cendres, perdit pour sa part, sur le montant de ses assurances, environ vingt-quatre mille francs.

Ce furent là les principales causes de la grande misère qui se fit sentir à Montréal; et l'on comprend qu'elles sont de nature à se faire longtemps sentir. Elles rendent raison de la détermination que prit l'Évêque d'aller demander quelques secours à l'étranger, pour refaire à neuf tout l'établissement épiscopal. Il en informa le diocèse dans les termes suivants :

« Maintenant, il faut que nous vous disions, N. T. C. F., ce qui Nous détermine à Nous absenter quelque temps du Diocèse, et à faire un troisième voyage en Europe. Depuis le huit juillet que Nous

sommes en face des tristes ruines de notre Cathédrale et de notre Évêché, Nous nous occupons en nous-mêmes des moyens à prendre pour les relever. Mais tous nos calculs n'ont servi jusqu'ici qu'à Nous convaincre de notre impuissance à réparer les désastres du terrible incendie qui, en quelques heures, a réduit en cendres des propriétés valant quarante mille louis courant (près d'un million de francs). Depuis ce déplorable événement, Nous sommes sans églises pour remplir nos fonctions épiscopales, et Nous n'avons pour Nous abriter qu'un Hospice de Charité. Oh! elles ne sont plus joyeuses pour Nous, nos grandes solennités!..... Notre premier devoir a été de bénir celui qui Nous a ôté tout ce qu'il Nous avait donné; et notre unique consolation a été de baiser avec amour la main paternelle qui Nous frappait. Il Nous reste maintenant à travailler de toutes nos forces à réparer les désastres d'un si grand incendie. Toutes ressources humaines Nous manquent pour cela. Nous ne saurions Nous endetter pour cet objet, car nous savons que Nous ne pourrions pas faire honneur à nos engagements. Les propriétés que le feu a épargnées ne suffisent pas pour notre subsistance et l'honnête entretien des prêtres, qui quittent tout pour partager nos travaux et nos malheurs. D'ailleurs que sont-elles toutes ces propriétés, pour faire face aux énormes dépenses que vont entraîner les nouvelles constructions. La ville, après tant de désastreux in-

cendies, et les campagnes, après tant de mauvaises années qui se font encore sentir, ne Nous paraissent pas préparés à une aussi grande dépense. Toutefois, Nous ne saurions rester longtemps dans ce fâcheux état; car Nous y voyons pour la religion des maux incalculables. Nous comprenons et vous comprenez comme Nous, N. T. C. F., qu'un évêque sans cathédrale et sans maison est pour le diocèse ce que serait pour une paroisse un curé sans église et sans presbytère.

» Toutefois, notre confiance n'en est point abattue; nous avons vu s'élever, comme par enchantement, la première Église de Saint-Jacques, ce temple si justement cher à notre cœur; Nous avons pu suivre tous les événements que ménageait la divine Providence pour assurer le succès d'un établissement auquel le calcul humain apposait alors le sceau de l'*Impossibilité*. Nous étions à même de recevoir d'utiles leçons de dévouement et d'abandon à la divine Providence, à l'école d'un grand maître. Aujourd'hui que Nous sommes précisément ce qu'était en mil huit cent vingt et un le fondateur de l'Épiscopat de Montréal, les souvenirs de ce temps se présentent à nos souvenirs plus vivants que jamais, et retrempent notre courage; ce qu'il a fait et souffert pour ériger cette modeste, mais si dévote Église qu'il nous a laissée en héritage, se rajeunit dans nos pensées. Il Nous ouvre aujourd'hui son bon cœur, comme si souvent il le faisait au temps de sa vie mortelle; et il Nous

semble qu'il nous apparaît pour Nous redire ce que si souvent il Nous répétait, et surtout ce que si constamment Nous lui vîmes faire pour l'amour de la sainte Église. Il est donc là, ce Père chéri, pour Nous inviter à avoir foi à un meilleur avenir; en marchant sur ses traces, Nous avons l'espoir qu'un jour nos yeux, aujourd'hui si abattus à la vue de tant de ruines, seront réjouis en les voyant remplacées par des édifices qui répondent davantage aux besoins de notre époque.

» Toutes choses mûrement considérées, Nous pensons, N. T. C. F., que c'est la volonté de Dieu que Nous allions solliciter des secours partout où il Nous semblera pouvoir les trouver. Tel est le but de ce troisième voyage que Nous allons entreprendre sous peu. Déjà deux fois Nous avons traversé la Mer pour aller chercher un secours d'hommes dont le besoin se faisait vivement sentir. Il n'est pas nécessaire de vous dire les bénédictions qu'il a plu à Dieu de répandre sur ces deux premiers voyages; car vous jouissez avec délice des précieux avantages qui en sont revenus au diocèse pour la sanctification des âmes et le progrès des sciences. Si, comme Nous l'espérons de ce Dieu tout bon et tout miséricordieux, ces œuvres naissantes continuent à se développer avec le même succès, vous aurez à bénir à jamais la divine Providence d'être l'objet si spécial de ses soins maternels.

» Maintenant quel sera le succès de ce nouveau

voyage; c'est ce que Nous ne pouvons prévoir, et ce que Nous ne cherchons pas non plus à scruter, accoutumés que Nous sommes à Nous abandonner aveuglément au bon plaisir d'un Dieu qui, malgré notre souveraine indignité, s'est toujours plu à Nous combler de ses insignes faveurs. Caché dans ce petit coin du diocèse, Nous éprouvons d'ineffables délices à les repasser dans l'intérieur de notre âme, et Nous nous préparons de notre mieux à y répondre plus fidèlement.

» Nous ne nous dissimulons pas toutefois les difficultés particulières que Nous présente ce nouveau voyage, à raison du personnage que Nous allons y faire; car il est question de solliciter à l'étranger des secours pécuniaires, et vous savez ce qui attend à chaque porte ceux qui tendent la main pour recevoir. Mais Nous nous considérons comme étant dans un cas si exceptionnel, que Nous n'hésitons pas de passer par-dessus cette difficulté. A notre dernier voyage en Europe, on Nous offrit quelques secours temporels; mais Nous les refusâmes, parce qu'il nous semblait alors que l'Évêque d'un diocèse comme celui de Montréal devait trouver chez lui toutes les ressources qui lui étaient nécessaires pour lui et ses œuvres. Mais aujourd'hui que Montréal est à la quête, et que ses malheurs excitent une compassion générale, Nous ne croyons pas Nous déplacer en Nous mettant au nombre des victimes du terrible incendie qui Nous a mis

dans la rue, et en demandant un secours dont, plus que pas un, Nous avons un si pressant besoin.

» Ainsi, N. T. C. F., quoi qu'il en coûte beaucoup à notre pauvre nature, Nous partons avec l'intime confiance que le Seigneur Nous donnera son Ange pour Nous garder dans toutes nos voies, et nous tracer l'itinéraire de notre voyage. Nous irons partout où il Nous inspirera d'aller, et Nous frapperons à toutes les portes qu'il Nous indiquera. Avant tout, Nous allons dans la ville sainte faire part de notre malheur au Père commun, lui rendre compte de vos âmes et recevoir sa bénédiction.

» Mais Nous ne partirons pas sans vous dire que Nous avons droit de compter sur vos sympathies, et sans faire appel à vos bons cœurs. Vous comprenez que c'est pour vous aider à vous acquitter du devoir si juste qui vous est imposé de contribuer selon vos moyens aux édifices religieux qui sont aux charges du diocèse, pour la raison toute simple qu'ils doivent être à l'avantage de tous les fidèles. Ce qui vous sera demandé sera peu de choses pour chacun ; mais si tout le monde y met la main, Nous serons puissamment secondé pour faire un établissement qui réponde à la grandeur du catholicisme, dont il ne faut pas oublier l'honneur dans une ville comme la nôtre, où nos frères séparés font pour leurs temples tant de sacrifices. Les lugubres décombres que Nous laissons sous vos yeux vous diront plus haut et plus éloquem-

ment que Nous ne pourrions le faire comment vous devez vous acquitter d'un devoir si légitime. Vous entendrez leur touchant langage, et vous répondrez à leur pressant appel. C'est le doux espoir que Nous emportons dans notre cœur, et ce qui nous donnera des forces pour solliciter la charité de l'ancien monde en notre faveur. Et s'il vous fallait des exemples pour vous encourager à être généreux pour la reconstruction de votre cathédrale, Nous vous citerions celui des catholiques d'Albany, qui pour la leur viennent de fournir cinquante mille piastres. Aussi ont-ils aujourd'hui la consolation de remplir leurs devoirs religieux dans une église qui est une merveille de notre Amérīque.

» Tel est, N. T. C. F., le but principal de notre voyage. Mais chemin faisant, Nous nous proposons de traiter beaucoup d'autres affaires d'un haut intérêt pour notre diocèse ; car ses besoins nous suivent partout. Oh, oui ! croyez-le, N. T. C. F., il n'est pas de mère qui porte dans ses bras, avec plus de tendresse, un enfant unique, que Nous ne portons le diocèse entier dans notre cœur, en quelque lieu que Nous soyons. Nous emportons avec nous un désir insatiable de votre bonheur, et Nous le déposerons sur le tombeau des saints Apôtres, aux pieds du Souverain Pontife et dans tous les lieux sanctifiés que Nous allons visiter sur notre route.

» De votre côté, N. T. C. F., vous ne Nous oublierez

pas, Nous en avons la confiance et Nous en sentons le besoin. Le voyage offre toujours de nombreux dangers pour le corps et pour l'âme. Notre faiblesse les redoute; mais vos prières les écarteront. Ne manquez donc pas de penser à Nous chaque fois que vous prierez soit en famille soit à l'Eglise. Que le souvenir de nos innombrables besoins vous suive à la sainte table, à la messe et dans toutes vos pieuses réunions de Confréries. Offrez pour le succès de notre voyage les aumônes de la Propagation de la Foi, les mortifications de la Société de tempérance, les charités de la Saint-Vincent de Paul, les soupirs de l'Archiconfrérie, les hommages de l'Adoration perpétuelle. Ces cinq Associations diocésaines sont comme cinq fleuves qui arrosent le diocèse entier. Par votre ferveur à en bien remplir tous les devoirs, ayez soin, N. T. C. F., qu'ils coulent toujours à pleins bords.....

» Adieu maintenant, pieux fidèles, ferventes communautés, clergé si cher à notre cœur. Notre dernier désir, en laissant les rives de la patrie, est celui de votre bonheur. Si Dieu Nous fait la grâce de vous revoir, ce sera pour mieux travailler tous ensemble à la gloire de son saint nom.

» Anges Gardiens des pays que Nous allons parcourir, joignez-vous à ceux des lieux que Nous quittons, pour que partout Nous soyons en sûreté à l'ombre de vos ailes.

» Saints patrons de toutes les paroisses de ce dio-

cèse, prenez soin de ces âmes que notre Dieu vous a chargés de protéger. Si Nous revenons heureusement au milieu d'elles, nous vous serons tous ensemble plus dévoués que jamais. Vous connaissez les dangers de cette vie. Oh ! aidez-nous à les éviter.

» Saints patrons de notre cathédrale et de notre évêché, bienheureux Jacques et Jean, soyez voyageurs avec Nous, puisque vous n'avez plus ni temple, ni autel pour vous reposer ici et recevoir vos hommages. C'est pour votre gloire que nous allons voyager. En tous lieux, vous parlerez donc pour Nous, vous qui êtes, par votre puissante parole, les enfants du tonnerre.

» Bon saint Joseph, protecteur de Jésus et de Marie dans leur pénible voyage en Egypte, daignez Nous prendre sous votre protection et Nous diriger dans toutes nos voies. Si ce voyage est heureux, comme Nous l'espérons, car on ne vous invoque jamais en vain, vous aurez votre autel dans le nouveau temple, et Nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir, pour que votre pélerinage y soit religieusement fréquenté et votre nom dévotement invoqué. Glorieuse Mère de Dieu, puissante et aimable protectrice de ce diocèse, vous connaissez nos maux et vous en aurez pitié, car vous êtes notre bonne et tendre Mère à tous. Nous n'aurons pas cette fois la consolation de déposer en partant, à l'autel de votre *très-saint et immaculé Cœur,* les vœux de notre cœur affligé. Hélas ! il est détruit cet

autel qui était pour nous tous le trône de vos miséricordes : mais Nous marchons pour le relever de ses ruines. O vous qui êtes l'étoile de la mer, tracez-Nous la route et conduisez-nos pas. Daignez prendre sous votre protection ce troisième voyage que Nous n'entreprenons, ce Nous semble, que pour la plus grande gloire de votre divin Fils. Vous le bénirez donc, et il sera heureux ! »

Ces divers extraits font suffisamment connaître à l'ancienne France les besoins religieux d'une des principales villes de la Nouvelle. Maintenant, toutes sortes de raisons semblent devoir l'intéresser à la bonne Œuvre pour laquelle on réclame son assistance. Car l'érection d'une cathédrale est vraiment une Œuvre *fondamentale, catholique, honorable* et *nécessaire* à la religion d'un peuple.

C'est ainsi qu'en jugaient nos religieux ancêtres ; et, pour s'en convaincre, il suffit de jeter un coup d'œil sur ces magnifiques cathédrales dont ils ont doté et enrichi la France.

Ils voyaient là une *OEuvre fondamentale*. Car, à leur esprit religieux, qui s'est comme imprégné à ces grandioses édifices qu'ils ont élevés à la gloire de la divine Majesté, on devine aisément ce qu'ils pensaient de l'établissement d'un évêque. De fait, la religion sans évêques ou avec des évêques sans ressources pour faire des bonnes œuvres, qu'est-elle et que peut-

elle faire? Car c'est, comme l'on sait, sur l'épiscopat que viennent s'asseoir toutes les institutions nécessaires à l'humanité souffrante. C'est autour de cette colonne que se groupent toutes les œuvres de bienfaisance publique et particulière. C'est là le tronc qui pousse des branches vigoureuses sur lesquelles toutes les grandeurs du catholicisme viennent se reposer. C'est comme l'arbre de vie planté au milieu du Paradis terrestre, et dont les fruits délicieux nourrissent les âmes affamées. Il faut donc qu'il ait de puissants moyens pour tout alimenter; une séve abondante pour tout vivifier; une force irrésistible pour tout soutenir. Mais où trouvera-t-il ces ressources si nécessaires, sinon dans les peuples catholiques, qui rendent à l'épiscopat le double honneur de l'Evangile pour les services qu'ils en reçoivent.

Ils y voyaient aussi une *OEuvre catholique*. Et, en effet, une église cathédrale, bâtie pour tout un diocèse, est une image frappante de l'unité de la foi catholique. Les pierres de cet édifice matériel sont comme l'emblème des fidèles qui composent le temple spirituel que le Seigneur a choisi pour être ici-bas sa demeure. Le ciment qui unit tout ces pierres est une figure naturelle de la charité qui unit si intimement tous les enfants de l'Église.

Ils jugeaient que c'est une *OEuvre honorable*. La postérité a souscrit à ce jugement si vrai que portaient nos pères, savoir, que la plus belle gloire d'un

peuple religieux est d'avoir de belles églises. La science de notre siècle de lumières se fait un mérite d'expliquer ce que la naïve simplicité du moyen âge inventa à l'honneur de la divine Majesté. Le gouvernement met aujourd'hui son zèle à restaurer ces beaux monuments de foi et de piété antiques. On sent, en effet, que l'honneur du catholicisme est vivement intéressé à l'érection de belles cathédrales, dans les lieux surtout où nos frères séparés ont des temples somptueux. Aussi tout bon catholique, à quelque nationalité qu'il appartienne, est-il profondément affligé quand il voit que les églises érigées à la vérité pâlissent pour ainsi dire devant celles qui sont dédiées à l'erreur.

Ils jugeaient que c'est une *OEuvre nécessaire.* A leurs yeux, le catholicisme a et doit avoir de grandes démonstrations religieuses, pour imprimer le respect qui lui est dû. Il lui faut de temps en temps déployer ses pompeuses cérémonies pour ranimer la piété. Il doit célébrer ses fêtes augustes, avec une pompeuse solennité, pour retremper les âmes dans la foi de ses mystères et dans l'amour de ses pratiques.

Il est évident que c'est l'église cathédrale qui doit être le théâtre de ces magnifiques scènes religieuses. Par conséquent, elle doit être assez vaste pour contenir les foules saintement avides de ces touchants spectacles. Elle doit être aussi assez ornée pour frapper les sens et les ouvrir aux délicieuses

jouissances de la religion. C'était donc avec raison que nos pères bâtissaient de vastes et magnifiques églises ; car ils sentaient vivement qu'elles sont nécessaires à la religion d'un peuple qui, dans les grandes solennités, se presse aux pieds de son évêque pour lui demander les bénédictions du Ciel.

Mais pour faire cette Œuvre vraiment fondamentale, et avec cela si éminemment *catholique, honorable* et *nécessaire*, il ne faut qu'une bonne entente entre les cœurs que la foi éclaire et que la charité échauffe. Et, en effet, rien n'est plus facile, dans les grands pays catholiques comme la France, que d'opérer de grandes œuvres avec de petits moyens. Les grandes et belles associations de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance, celles de Saint-Vincent de Paul, de Saint-François-Régis, et tant d'autres qui y ont pris naissance, en sont la preuve convaincante. Ces Œuvres sont aujourd'hui dignes de la sympathie universelle, et le monde entier s'y associe, afin de participer aux fruits précieux qu'elles produisent en tous lieux.

En conséquence, Nous jugeant incapable de relever de ses ruines l'établissement épiscopal de Montréal, Nous faisons appel à la généreuse charité de la France, pour qu'elle vienne en aide à une ville qui semble devoir mériter sa sympathie, afin de l'encourager à rebâtir sa cathédrale.

Il est à croire que, plus tard, cette ville pourra

faire pour d'autres ce que l'on aura fait pour elle dans cette déplorable circonstance.

Quoi qu'il en soit, les généreux bienfaiteurs de cette église ne seront point oubliés dans les prières qui s'y feront, après qu'elle aura été relevée de ses ruines, aussi longtemps qu'elle subsistera. Cette future cathédrale attestera de plus, à la postérité la plus reculée, que la France, en embrassant aujourd'hui de si bon cœur l'Angleterre, sa puissante alliée, a senti à l'instant ses entrailles de mère s'émouvoir au seul souvenir du Canada, qui fut si longtemps l'objet de ses vives et tendres sollicitudes.

† Ignace BOURGET,
évêque de Montréal.

Paris, le 19 Juillet 1855.